

ILS SE SOUVIENNENT...

Le Département d'anglais en trois phases, dans la mémoire de Bernard BOBIN

Si mes souvenirs sont exacts, c'est juste après son inauguration que j'ai découvert la toute nouvelle Fac de Lettres, boulevard Gabriel.

Je venais de passer une année en hypokhâgne au Lycée Carnot. J'arrivais à l'université comme étudiant privilégié, avec le statut d'élève-professeur grâce au concours des IPES.

En fait, c'est presque par hasard que j'entrais, après propédeutique, en deuxième année au département d'anglais. La chance d'un classement inespéré aux IPES fit que mon premier vœu fut exaucé alors que je misais sur le second et avais rêvé d'être inscrit en Fac de Lettres comme « apprenti » philosophe. Je gardais encore en mémoire que je n'avais pas obtenu la moyenne en anglais au second Bac de l'époque. L'anglais fut donc un non-choix que je n'ai jamais regretté.

En tant qu'étudiant, je crois avoir toujours eu une sorte de distanciation par rapport au département d'anglais, distanciation due à l'année au Lycée Carnot. Mes plus proches camarades étaient ceux que j'avais connus l'année précédente et j'étais plutôt enclin à me mêler à ceux, plus nombreux, qui étudiaient la philosophie ou les lettres.

L'atmosphère de la Fac a tout de suite plu à mon esprit rêveur. Je me souviens des cours à l'amphi Bachelard, un amphi que je trouvais plus chaleureux, plus lumineux, que Roupnel. Je me souviens de cours dans de grandes salles, toute en longueur et mal insonorisées. Il fallait tout faire pour éviter les places du fond. Je me souviens de la bibliothèque de langues aux étagères et tables serrées. Je me souviens peut-être encore plus de la cafétéria enfumée et glauque en sous-sol où je passais une grande partie de mon temps libre à guetter l'escalier et la descente d'un copain ou d'une copine.

De cette période, je garde aussi un souvenir plutôt admiratif et respectueux de la plupart des enseignants que j'ai eu le plaisir d'avoir alors.

Dès mon premier semestre, un jeune assistant, qu'on ne vit que cette année-là, Orjollet, conquiert son public par ses cours de version en amphi. L'université n'avait pas encore inventé les TD. Que d'heures vivantes, épiques, contradictoires et précises à la recherche de la plus juste nuance. Il m'a beaucoup inspiré pour trouver une démarche en TD de traduction, bien des années plus tard et ce, dans des salles exigües qui interdisaient la dimension épique de l'évènement.

Mes années en Fac d'anglais furent la découverte de Sterne, Smollett, Richardson, Fielding qui prenaient vie derrière la voie ferme et suave de Baridon, passeur de passion.



Elles furent le romantisme et ses richesses avec Sallé, dans une de ces immenses salles, dont Sallé, tout en nous maintenant captivés, ne cessait de s'échapper en jetant des regards vers le Boulevard Gabriel. Elles furent Monsarrat et ses études exhaustives qui donnaient parfois l'impression d'un mécanisme mental excessivement huilé.

Elles furent Danièle et François Pitavy qui m'ouvrirent à la littérature américaine, à son théâtre avec Tennessee Williams, sa poésie avec Whitman, sa littérature avec Faulkner, traité avec gourmandise par François Pitavy qui travaillait sa thèse. Tous deux furent sans doute à l'origine de mon propre choix de thèse, autre sorte de non-choix, puisque ma maîtrise portait sur Shakespeare. J'ai encore le souvenir vague de cette première soutenance sous la vigilance de Monsarrat et Grivelet.

A l'époque le département comptait deux chaires de professeurs occupées par Grivelet et Talon. Chacun, à sa manière, représentait une sorte de monument pour le jeune étudiant que j'étais. Grivelet, toujours assis et peu mobile, m'avait d'abord paru dilettante et assez peu enclin à tout donner. Je me souviens d'avoir avec délectation fait le décompte des « s'ba » (« n'est-ce pas ») qui ponctuaient son discours tous les trois ou quatre mots. Il s'est découvert pleinement, brillamment, dans son cours de préparation à l'agrégation sur *La Tempête* de Shakespeare. Son tic avait disparu, effacé par la passion.

Le phare du département était sans contexte Talon que je revois pâle, chauve, le nez chaussé d'épaisses lunettes et toujours vêtu d'un costume gris anthracite. Il officiait toujours à l'amphi Bachelard, qu'il s'agisse de la philologie et Chaucer, qu'il lisait avec une délectation et un accent rocailleux, ou de cours de littérature sur Golding et autres.

Il délivrait son cours avec chaleur et pouvait préciser qu'il avait été accepté par un éditeur. Il surprenait toujours par ses changements de langue, même en pleine phrase. On pouvait passer d'un début de phrase en français châtié à une finale en anglais dans une pure prononciation d'Oxford. Quelle fascinante et exemplaire gymnastique !

J'ai le souvenir de sa gentillesse lors de l'examen sur Chaucer dans son bureau autour du patio. J'ai le souvenir de mon humilité lorsqu'il rendit, en amphi, des copies de dissertation. La mienne portait en rouge la mention « Apprenez l'anglais ! ». Ce jour-là, il nous lut la meilleure copie qu'il avait trouvée dans un paquet lourd et sans doute souvent indigeste. L'amphi écouta sans broncher, une dissertation parfaite, comme on nous le disait, écrite dans un anglais riche et maîtrisé. Talon conclut cette séance en félicitant son auteur : Mademoiselle Pellan.

Cette première phase s'est achevée par l'obtention du CAPES à l'issue du seul oral (avantage mitigé des Ipésiens et double épreuve pour le timide que j'étais encore). Le stress fut réel et sensible. Je devais traiter d'une nouvelle centrée sur une dépression nerveuse et, à mon grand désarroi, je ne trouvais plus ni l'expression anglaise pas plus que l'expression française dont j'espérais qu'elle me mènerait à la première.

Après quoi, je fis la découverte du métier de professeur d'anglais dans le secondaire. J'y ai pris plaisir mais, sans doute est-ce la trace profonde de mes années d'étudiant, j'ai toujours ressenti une forme d'incomplétude.

Au fond de moi, en transmettant le B. A. BA de l'anglais, j'avais du mal à retrouver le type d'exaltation offerte par les études. La stimulation n'était pas la même que celle consistant à sonder les pépites renflées de sens offertes à l'infini par la littérature.

D'où une première décision : celle de repasser l'Agrégation. Je l'avais déjà fait sans le faire vraiment, à la fin de mon année de stage pratique de capétien. J'avais abandonné après l'épreuve de dissertation littéraire. Un sujet sur *Babbitt* qui m'avait si inexplicablement inspiré qu'en moins de deux heures sur les sept possibles, j'avais rendu une page et demie qui n'en reçut pas moins de 7 sur 20. Au vu du résultat, je m'étais promis de retenter plus tard et de réussir.

Ce fut fait 5 ou 6 ans plus tard et l'occasion, avec *Lie Down in Darkness*, de découvrir l'œuvre de William Styron. D'où s'imposa une deuxième décision, quelques années plus tard, celle de m'inscrire en thèse d'Etat.

Ma seconde phase, certes distancée, avec le département d'anglais s'ouvrait sous la houlette de François Pitavy, alors doyen.

Je redécouvrais l'université à travers de fréquents aller-retours, rendus nécessaires pour mes rapports avec la bibliothèque universitaire, mes commandes auprès de bibliothèques américaines, et parfois pour le plaisir de rencontrer, dans son bureau, mon directeur de thèse. Il me donna très vite son accord et me laissa beaucoup de liberté dès qu'il prit connaissance du cheminement que j'envisageais.

Ma préoccupation n'était pas centrée alors sur le département d'anglais. J'étais en périphérie. Je ne savais pas encore (je ne le découvrirai que plus tard) que, comme les autres, la grande salle qui restait dans ma tête associée à Sallé, avait été morcelée pour répondre aux demandes de Travaux Pratiques en petits groupes.

Quatre ans après mon inscription en thèse, la soutenance se tint dans la salle du conseil de la Fac de Lettres. En tant qu'étudiant, j'étais souvent passé devant cette salle que des rideaux bleu foncé isolaient du sombre couloir du rez-de-chaussée. J'en découvrais enfin l'impressionnante table ovale.

Je me souviens d'avoir été particulièrement impressionné, non seulement par les lieux qui deviendraient banals par la suite, mais par ce que représentait cette journée. J'ai le souvenir de m'être senti un peu tétanisé, presque effrayé, par l'audace qui m'avait conduit là.

S'ensuivit l'expérience, pendant deux ans, de Travaux Dirigés de Version avec les corrections et les évaluations inhérentes à ces missions au service de petits groupes d'étudiants de première année.

C'est finalement Besançon qui allait m'accueillir comme universitaire et me former à de nouvelles responsabilités. Concours de recrutement. Organisation et participation à des colloques. Présidence de jurys de recrutement de professeurs de Lycées polyvalents. Commissions de spécialistes.

Devenu universitaire, j'eus de nombreuses occasions de maintenir des liens avec mon université de formation et ne pouvais m'empêcher de lui trouver les qualités que le présent ne m'offrait pas.

C'est donc avec un réel plaisir, mais beaucoup de sueur mentale, que j'acceptais de répéter à Dijon le cours de préparation à l'agrégation et au Capes sur Robert Lowell. Sans doute, pour moi, un des auteurs les plus difficiles dont j'ai jamais eu à traiter. Je garde en mémoire mes angoisses pour percer des poèmes souvent hermétiques et offrir des clefs efficaces aux étudiants.

Sans doute cette expérience a-t-elle renforcé un désir de boucler la boucle en tentant un retour dans mon université d'origine.

C'est ainsi que débuta la troisième phase de mon parcours au département d'anglais de Dijon. J'y ai terminé ma carrière, désolé de devoir, pour raisons de santé, abréger l'expérience.

J'y retrouvais des gens croisés au cours de ma vie estudiantine et professionnelle. Ainsi Françoise Pellan, solidement ancrée à Dijon. Rappel de ma période de professeur dans le secondaire : Marie-Odile Bernez qui avait été mon élève de lycée mais aussi Isabelle Schmitt avec qui j'avais partagé une expérience de vacataire à Dijon. C'est chez elle que nous élaborions les barèmes de version. Rappel de mes participations au jury de Capes avec Sylvie Crinquand. Rappel de ma première université avec Danièle Pitavy qui m'y avait laissé sa place, Jean-Pierre Durix rencontré chez un collègue d'alors dont il dirigeait la thèse et Michel Ratié qui eut l'occasion de faire des cours de linguistique aux étudiants de Capes à Besançon.

Les allers-retours entre Besançon et Dijon me laissaient une marge de temps pour corriger les copies. Cela rendait plus tolérable cette tâche nécessaire mais pesante. Pour moi, c'est un des deux travers d'un beau et riche métier ou se dépenser à penser pour offrir. L'autre étant la cascade de réformes à mener tambour battant sans même attendre que la précédente soit digérée. J'eus la charge de diriger la conception de la licence en trois ans du nouveau LMD.

La navette entre Besançon et Dijon pouvait causer de petites angoisses lorsqu'un train, annulé au dernier moment, ou retardé d'une heure sans raison précise, me contraignait à alerter au plus vite l'incontournable Mireille Girardot pour informer les étudiants et trouver une solution de remplacement rapide.

Pendant mes années au sein du département d'anglais, je crois ne pas avoir eu droit à l'amphi préféré de mon souvenir, Bachelard. J'y découvrais l'extension et son petit côté Beaubourg dérisoire.

Les amphes de l'extension étaient bien plus lumineux que ceux du bâtiment initial mais plus froid dans mon esprit, éclairés mais étriqués. Toute l'extension, où je partageais un bureau avec Michel Ratié et François De Chantal, était lumineuse et sonore, loin du feutré obscur du bâtiment plus ancien. La bibliothèque de langues n'avait rien de commun avec l'ancienne qui restait dans mon esprit une sorte de cocon confortable où l'on avait parfois la chance de côtoyer et d'oser approcher Talon.

Je ne suis pas certain d'avoir toujours compris pourquoi passer d'une petite salle au fond d'un couloir obscur au dernier étage du bâtiment Fac de droit à une petite salle lumineuse presque en sous-sol dans l'extension côté Lettres.

Pourtant, si les deux temps (heure et météo) le permettaient, il n'était pas désagréable de fumer une cigarette peu exemplaire sur une des passerelles reliant les différents étages.

On y croisait une foule d'étudiants. On les entendait s'interpeller d'une passerelle à l'autre. On bavardait parfois avec eux bien loin de la cafétéria sombre du sous-sol où j'avais cessé d'être guetteur. Autre avancée judicieuse, la cafétéria s'était ouverte et occupait désormais le patio.

J'ai le souvenir d'avoir dû jongler pour assurer en temps de grève les cours de concours après avoir déniché une salle secrète.

Je me souviens de certains cours avec délice. Je me souviens de réactions touchantes à celui sur les horreurs de l'esclavage. Je me souviens de la réticence d'agrégatifs pas prêts de m'accorder que *Sophie's Choice* était surtout un roman obèse et aguicheur.

J'ai logiquement assuré ma part administrative en succédant à Bernard Chevignard comme président du département, secondé la première année par Marie-Odile Bernez, la seconde par Maguy Pernot-Deschamps. J'ai fait mon possible à ce niveau pour réduire au maximum la durée des réunions.

La présidence de la commission de Spécialistes fut une autre de mes tâches particulièrement chargées d'exigence mais riche de potentiel. Nous avons pu accueillir des collègues qui sont sans doute encore au département. Elle fut aussi à l'origine d'une expérience particulièrement stressante. M'étant cassé l'épaule un samedi, après une perte de conscience, j'avais dû me débattre comme un diable pour que le CHU de Besançon me relâche. Je devais, le lundi matin, présider la Commission de Spécialistes et y apporter des dossiers que j'avais à Besançon. Comment accepter de pénaliser certains candidats ? Je me rendis donc à Dijon où, dès la remise des dossiers, on me pria vertement de retourner chez moi.

En vérité, le métier est largement solitaire mais prégnant. Les contacts avec les collègues sont plutôt rares, emplois du temps et travail personnel obligent. Les réunions de département, les réunions de barèmes, les réunions de réforme étaient plus ou moins bienvenues. Raymond Prost nous accueillait volontiers dans son bureau de doyen et nous avions la chance d'avoir un autre lieu de rencontre, particulièrement convivial, le bureau du secrétariat où Mireille Girardot nous recevait pour un café, le temps d'échanges plus authentiques.

Cerise sur le gâteau, un repas ouvert à tous les gens impliqués d'une manière ou d'un autre dans le fonctionnement du département d'anglais, était organisé chaque année. Les conjoints, comme les retraités y étaient également conviés. Cela prouve à quel point, malgré des conditions de travail exigeantes, on se sentait partie intégrante d'un ensemble qui avait une âme.